

DOSSIER ENSEIGNANTS



PALAIS DE LA PORTE DORÉE

MUSÉE DE L'HISTOIRE
DE L'IMMIGRATION



Exposition réalisée avec le soutien de **PONTICELLI** **Le Parisien** **l'histoire** **L'OFFICIEL ART** **TimeOut** **RADICI** **Society** **Europe 1**

Exposition du 28 mars au 10 septembre 2017

SOMMAIRE DU DOSSIER :

Introduction par Dominique Païni, commissaire général de l'exposition.....	2
Accompagnements pédagogiques proposés par le département Éducation.....	5
Points d'entrée dans les programmes scolaires.....	5
Présentation générale de l'exposition.....	7
Parcours de visite de l'exposition.....	8
Point historique : l'immigration italienne en France par Stéphane Mourlane, commissaire scientifique.....	11
Focus : les lieux, les métiers, et les portraits d'artistes.....	14
Références bibliographiques et sitographiques pour les enseignants.....	20
L'italianité au Cinéma	23

▪ **Introduction, *Les Italiens aussi firent la France*, par Dominique Païni, commissaire général de l'exposition**

Se retourner sur le phénomène de l'immigration italienne en France de 1860 à 1960, réveille une réalité multi-dimensionnelle – anthropologique, linguistique, sociale, culturelle et artistique – endormie tant un insécable et tenace « cousinage transalpin » s'est imposé contre tout ce qui pouvait opposer et éloigner ces deux peuples, ces deux nations, ces deux cultures, ces deux histoires. Aujourd'hui, seules les assonances des patronymes devenues des clichés d'identification - les noms qui se terminent en « i », en « a » et en « o » qui font confondre l'origine italienne et l'origine corse ! – ravivent (doucement) le souvenir qu'il y eut en effet une considérable migration de ressortissants italiens vers la France de la fin du XIX^e au milieu du XX^e siècle, époque de cet élan duquel nous vivons encore l'énergie industrielle et sociétale – un certain mode de production des biens et une certaine gestion politique de nos existences - autrement dit la contemporanéité.

L'Italie fonda son unité nationale moins précocement que la France. Dès le milieu des années mille, des rois tels que Louis XI plantèrent les premiers ferments de l'unité nationale française, fusion et centralisation qui ne cessèrent de se construire et de s'affermir pour participer à l'imaginaire de l'identité française.

En revanche, l'Italie attendit la seconde moitié du XIX^e siècle pour faire son unité et son homogénéité géopolitique. Alors, sommes-nous en droit de mettre en relation le « désir de France » qui anima tant d'Italiens, et le fait qu'un des principaux acteurs de l'unité italienne fut un Niçois né en 1807, donc sous l'Empire français ? Garibaldi est en effet né dans une ville qui fut longtemps ce symbolique curseur des frontières entre les deux pays.

Il est légitime de proclamer avec lyrisme que « des Italiens firent la France » depuis plusieurs siècles, à commencer par Leonardo da Vinci que François I^{er} fit venir ou Il Primaticcio auquel le même roi demanda de reproduire les œuvres antiques du Belvédère romain pour décorer Fontainebleau.

Au Moyen-Age, la France avait déjà été marquée par la présence de banquiers lombards avant que des gouvernants tels que Catherine de Médicis ou Mazarin ne contribuent à italianiser de nombreux aspects de la nation française. Cependant, le phénomène migratoire proprement dit, à l'échelle du mouvement d'un peuple, ne s'accomplit qu'au XIX^e et probablement pour les causes qui expliquent la majeure partie des flux migratoires modernes : la récession économique et la misère d'une part, les tensions politiques d'autre part.

Quand on réfléchit rétrospectivement à cette histoire faite de résistances et d'attirances, de refus et d'assimilations, d'identité revendiquée et de mixité résignée, nous sommes frappés par son caractère... dialectique. Car il fallut que l'Italie s'extrait de son *composto* de duchés et de royaumes dispersés, avec une violence digne d'une petite conquête de l'ouest américain – Garibaldi n'étant pas sans entretenir les apparences d'une figure héroïque et équestre de western – et réalise son unification (Il

Risorgimento !) pour que, simultanément, son jeune peuple s'en échappe, migre et confère à la botte méridionale ce caractère de nation d'émigrés. La fusion nationale semble avoir déclenché une fission géographique (et même continentale : d'importants flux d'émigrants italiens se dirigèrent vers l'Argentine et les Etats-Unis). Singulière et passionnante destinée d'une jeune nation qui, à la mesure même de sa naissance, est d'emblée « philosophique » !

Les Italiens constituèrent au début du XX^e siècle la plus importante communauté étrangère sur le territoire français. C'est ainsi que l'Est parisien par exemple – Nogent, les quais de la Marne - entretint longtemps le souvenir de la concentration italienne autour de la capitale.

Cela « tombait bien » comme constate par ces mots le bon sens populaire ! La France manquait de main-d'œuvre dès le XIX^e siècle. Puis l'avènement du fascisme mussolinien ne fit qu'accentuer l'arrivée des Italiens en France, main d'œuvre efficace dans les domaines agricole, industriel, minier et le bâtiment.

Cette dernière spécialité renforça le stéréotype (correspondant à une certaine vérité historico-sociologique) de l'Italien bâtisseur, héritier des conquérants architectes romains de l'Antiquité. Malgré les aléas des relations franco-italiennes, les deux guerres mondiales et les poussées xénophobes en France, qui restreignirent les flux migratoires ou le mouvement des naturalisations, l'influence culturelle de l'Italie demeura très grande en France grâce aux « immigrés ». Et cela s'oublie parfois aujourd'hui, même lorsque l'assonance d'un nom propre évoque des origines transalpines. La différence italienne s'est dissoute contrairement aux traits distinctifs de tous ordres qui résistèrent pour des immigrations ultérieures. Si certaines expressions fleurirent pour caricaturer les Italiens telles que « Maccaronis » ou « les ritals », le puissant mouvement ouvrier français à la fin du XIX^e siècle contribua à intégrer le prolétariat italien. Intégration efficace jusqu'à faire en sorte qu'en son sein, dans les familles et sur les lieux du travail, l'oubli volontaire de la langue italienne maternelle fut souvent la règle. Il exista une volonté délibérée dans l'immigration italienne de ne pas « cultiver la différence » selon l'expression contemporaine apparue avec les retombées idéologico-culturelles de l'agitation soixante-huitarde. Dans les années trente puis dans les années cinquante, de nombreuses familles italiennes immigrées firent tout pour ne pas parler la langue et faire oublier leur origine. Pourtant, autre étrange coexistence de phénomènes culturels et politiques, un certain nombre de grands dirigeants politiques italiens, exilés du fascisme, préparèrent en France l'avenir démocratique de l'Italie.

Indéniablement, l'immigration italienne colora la culture française d'un certain nombre de traits contribuant à faciliter l'intégration sinon l'affection ou encore l'admiration. Et puis l'image d'une « Italie-berceau-des-arts-antiques-et-de-la-Renaissance » collait à la peau des immigrés. D'où l'importance que prirent les métiers du music-hall et du spectacle en général (cirque, théâtre..), l'architecture, la mode pour intégrer de fortes personnalités qui trouvèrent en France les conditions de développement de leur talent.

Un exotisme positif - si ce n'est parfois un certain érotisme - accompagna finalement, et rétrospectivement, l'italianité migrante. N'a-t-on pas fréquemment évoqué l'« Italian lover », héritier d'un modèle de courtisan italien mais décrivant plus crûment le « dragueur » ou plus sentimentalement le « joli cœur », volage et chantant ? Ces images alimentèrent l'attraction du public international pour une italianité plus lointaine qu'il n'y paraissait, déjà un peu « orientale », étrangère, donc fantasmatique. Dans l'après-guerre, Marcello Mastroianni symbolisa idéalement, selon les films, un double aspect de l'homme italien, conjugaison paradoxale du séducteur aristocratique et du bellâtre prolétaire.

C'est dire que l'immigré italien introduisit en France un érotisme ténébreux qui n'avait pas son origine dans l'Italie du Nord industrialisée et européanisée, mais dans celle du Sud agraire et pauvre. Le « rital » pouvait être « entreprenant » et vulgaire... L'« Italian lover », lui, fut un produit de la Dolce Vita, un style de vie et de la mode italiens né dans les années 50 et popularisé par l'univers de plusieurs cinéastes (Fellini, mythiquement en premier lieu, mais pas seulement...). Si l'intégration des Italiens en France rencontra des résistances xénophobes et racistes (les violences à Marseille en 1881, à Aigues Mortes en 1893), les inquiétudes des travailleurs de France alimentées (déjà) par les ligues et partis extrémistes, la mémoire de ces dernières fut accompagnée de cet érotisme exotique. Une contradiction qui n'est qu'apparente tant la soumission, l'humiliation et l'exploitation empruntent fréquemment les chemins pervers de la séduction.

L'histoire de l'immigration italienne en France est faite de « bruits et de fureur » comme tant d'autres voyages humains commandés par l'aspiration à mieux se nourrir, à mieux habiter, à mieux aimer, ces exodes visant à mieux vivre, y compris et surtout avec d'autres. Mais cette exposition est un recueil de documents et d'œuvres d'art, de portraits individuels qui se veulent des preuves que les bruits et la fureur entre deux nations européennes adjacentes furent remplacés par les chants et la douceur de l'assimilation, ce beau mot qui suppose que soit réalisées l'égalité et la fraternité au-delà des distinctions opérées par les frontières ou (imposées par) les conflits.

▪ **Accompagnements pédagogiques proposés par le département Éducation**

L'équipe du département Éducation du Musée de l'histoire de l'immigration propose un accompagnement pédagogique de l'exposition temporaire *Ciao Italia!* composé de plusieurs ressources, qui sont toutes disponibles puis archivées sur notre site internet : <http://www.histoire-immigration.fr/ressources/ressources-pedagogiques/accompagnement-pedagogique-autour-des-expositions-temporaires>

- Dossier enseignants
- Recueil de textes documentaires et littéraires. Un corpus de différents extraits documentaires et littéraires est proposé en corrélation avec certaines thématiques présentées dans l'exposition. Il est particulièrement intéressant pour l'enseignement d'exploration « Littérature et Société » en classe de Seconde, le français en classe de Première générale ou technologique, le cours de Lettres-histoire en voie professionnelle. Ce document propose également des prolongements en Histoire des arts.
- Fiches pédagogiques en Histoire, en EMC ou en Géographie. Elles visent à proposer différentes études des mouvements migratoires du XIXème ou du XXème siècle vers la France, à travailler sur les témoignages de migrants, de travailler sur les préjugés d'hier et d'aujourd'hui ou encore à étudier le cas de « Zola l'Italien ». Ces séquences peuvent être exploitées indépendamment les unes des autres, en totalité ou partiellement en ne prenant que le cas de l'immigration italienne.
- Fiche pédagogique en histoire des arts autour des œuvres d'art présentes dans l'exposition.
- Annexe : Cartes de l'exposition.

▪ **Points d'entrée dans les programmes scolaires.**

L'histoire de l'immigration italienne constitue une entrée particulièrement intéressante dans de nombreux domaines. L'histoire est bien sûr la plus représentée mais la littérature peut aussi être appréhendée ainsi que l'histoire des arts par le cinéma, le cirque, la peinture, la musique et les arts graphiques. La dernière partie de l'exposition fait la part belle aux artistes d'origine italienne. La richesse de l'exposition permet ainsi de croiser différentes matières. Elle peut ainsi servir de point de départ pour un EPI au collège (cycle 3) autour des langues vivantes, des arts ou même de la technologie. L'étude des artistes italiens peut aussi entrer dans le Parcours artistique et culturel (PEAC) des élèves qu'ils pourront ensuite présenter au brevet (DNB).

Collège cycle 3

- **En langue vivante**, les thèmes proposés permettent d'étudier « la personne et la vie quotidienne » mais demandent aussi de donner aux élèves « des repères géographiques, historiques et culturels dans la langue étudiée ».

- **En histoire / 4^{ème}** : Thème 2 : L'Europe et le monde au XIX^{ème} siècle. Chapitre l'Europe de la Révolution industrielle, l'émigration des Européens, le Printemps des peuples.
- **En histoire / 3^{ème}** : Thème 3 : Françaises et Français dans une République repensée. Chapitre « Hommes et femmes des années 1950 aux années 1980 : nouveaux enjeux sociaux et culturels, réponses politiques ».

Lycée Général et technologique :

- Classe de Seconde GT / histoire : Question d'introduction : « La place des populations de l'Europe dans le peuplement de la terre ». Thème 5 : Révolutions, libertés, nations à l'aube de l'époque contemporaine, chapitre « Libertés et nations en France et en Europe dans la Première moitié du XIX^{ème} siècle ».
- Classe de Première ES/L histoire : Thème 1. Croissance économique, mondialisation et mutations des sociétés depuis le milieu du XIX^{ème} siècle : Question « Mutation des sociétés. La population active, reflet des bouleversements économiques et sociaux : l'exemple de la France depuis les années 1850. Une étude : l'immigration et la société française au XX^{ème} siècle ».
- Classe de Première S histoire : Thème 3 : La République face aux enjeux du XX^{ème} siècle. Question « La République et les évolutions de la société française. L'immigration et la société française au XX^{ème} siècle ».
- Classe de Première ST2S / Histoire : Thème « Guerre et paix ». Sujet d'étude au choix :
« Vivre dans l'Italie mussolinienne »

Lycée professionnel :

- Classe de Première / Histoire : Etat et société en France de 1830 à nos jours. Sujet d'étude : « Etre ouvrier en France (1830-1975).
- Classe préparatoire au CAP / Histoire : « Etre ouvrier en France du XIX^{ème} siècle au XXI^{ème} siècle »
- Classe préparatoire au CAP / Géographie : « Mondialisation et diversité culturelle », notamment la question des « goûts alimentaires et des langues ».

▪ Présentation de l'exposition

Avec Ciao Italia !, le Musée national de l'histoire de l'immigration rend compte pour la première fois à l'échelle nationale, de l'histoire de l'immigration et des cultures italiennes en France, qui reste à ce jour la plus importante de l'histoire française.

Dès la seconde moitié du 19^{ème} siècle et jusque dans les années 1960, les Italiens furent les étrangers les plus nombreux dans l'hexagone à venir occuper les emplois créés par la croissance économique.

Aujourd'hui célébrée, leur intégration ne se fit pourtant pas sans heurts. Entre préjugés dévalorisants et regards bienveillants, l'image de l'Italien en France se dessina sur un mode paradoxal et leurs conditions d'accueil furent difficiles.

Entre méfiance et désir, violences et passions, rejet et intégration, l'exposition traduit les contradictions spécifiques de l'histoire de cette immigration tout en mettant en lumière l'apport des Italiens à la société et à la culture françaises.

Jouant les clichés et préjugés de l'époque et rappelant la xénophobie dont ils étaient victimes, l'exposition s'attache à retracer le parcours géographique, socio-économique et culturel des immigrés italiens en France du *Risorgimento* des années 1860 à la *Dolce Vita* célébrée par Fellini en 1960.

Abordant à la fois la religion, la presse, l'éducation, les arts, la musique et le cinéma, les jeux et le sport, ou encore la gastronomie, elle donne à voir tous ces Italiens, ouvriers, mineurs, maçons, agriculteurs, artisans, commerçants ou encore entrepreneurs qui ont fait la France tout en rendant hommage aux plus connus d'entre-eux à l'instar d'Yves Montand, de Serge Reggiani, de Lino Ventura ou encore des familles Bugatti et Ponticelli. Dans un dialogue original et fécond ce sont près de 400 objets de mémoire, extraits de films, cartes géographiques et œuvres d'art qui sont présentés au travers d'un parcours à la fois sensible et pédagogique où figurent les artistes Giovanni Boldini, Guiseppe de Nittis, Gino Severini, Renato Paresce, Filippo De Pisis, Massimo Campigli, Mario Tozzi, Alberto Magnelli, Leonardo Cremonini.

- **Un parcours de visite en trois grandes parties**

Le Prologue présente les différents moments de l'immigration italienne en France. 1860-1960, l'immigration italienne en 4 grandes périodes:

- **1860-1870 : Une nation de migrants**

1861 marque l'unité de la péninsule italienne jusque-là divisée. Au même moment, et dans un apparent paradoxe, une partie de la population quitte la Péninsule. Ils sont 14 millions lors de cette "Grande émigration" qui s'étend jusqu'à la veille du premier conflit mondial. Ils seront environ 26 millions, entre les années 1860 et les années 1960. Difficultés économiques, archaïsme social et tensions politiques sont les causes de cet "Ulysse collectif", un des plus importants mouvements migratoires de l'époque contemporaine.

On découvre que la concomitance entre l'Unité italienne et le début de la « Grande Emigration » à la veille du Premier conflit mondial entraîne l'arrivée de deux millions d'Italiens en France.

- **1880-1910 : Violences et passions.**

La migration de masse ne fut pas bien accueillie par les Français. L'épisode des « Vêpres marseillaises » (17-20 juin 1881), qui fit l'objet d'une forte médiatisation, traduisit la xénophobie envers les Italiens dans un climat d'exaspération nationaliste. La « chasse aux Italiens » causa trois morts et vingt et un blessés. Quelques années plus tard, les affrontements à Aigues-Mortes (16 août 1893) produisent un bilan encore plus lourd, avec huit morts et plus de cinquante blessés. Ces deux événements étaient l'expression spectaculaire de manifestations de rejet, largement répandues, d'une immigration perçue comme une « invasion » et associée à la criminalité.

- **1920-1940 : A l'ombre du fascisme**

Au début des années 1930, jamais les Italiens n'ont été aussi nombreux en France (plus de 800 000). Si, comme par le passé, leur politisation restait faible, la situation politique de leur pays d'origine rejaillissait sur eux. L'arrivée au pouvoir de Benito Mussolini en octobre 1922 produisit de nombreux effets à la fois sur la vie sociale des immigrés et sur leur perception par les Français en raison notamment des tensions entre fascistes et antifascistes dans l'hexagone.

- **1950-1960 : Dolce Vita ?**

L'accord de main-d'œuvre franco-italien du 21 mars 1947 ouvrit la dernière phase du flux migratoire transalpin jusqu'au début des années 1960. A ce moment, en 1960, le succès du film de Federico Fellini imposait dans l'opinion publique l'idée d'une italianité aux allures de « Dolce Vita ». Rapportée à l'immigration italienne, cet état d'esprit participait à faire des Italiens des immigrés aisément assimilables. Si l'ascension sociale était une réalité pour les générations plus anciennement installées, la précarité demeurait notamment pour ceux, nombreux, entrés clandestinement en France tandis que stéréotypes et préjugés condescendants continuaient de perdurer.

- **Première partie de l'exposition - D'où viennent-ils ?**

Les lieux d'origine des migrants italiens en France dessinent une géographie précise. Des provenances communes se révèlent : les régions du nord de la Péninsule d'abord, non loin de la frontière - Piémont, Toscane, Lombardie, Emilie-Romagne. Plus tard, après la Seconde Guerre mondiale, les régions méridionales.

La migration implique d'emprunter des lieux de passage, chemins, routes, trains, frontières, gares, ports, centres de contrôle plus ou moins bien définis selon les époques. Ces lieux structurent une mémoire de la migration à la tonalité parfois épique.

Au gré des filières familiales et villageoises et des offres d'emploi, les Italiens se regroupent en France dans les mêmes régions, les mêmes quartiers, les mêmes rues, aux allures de « Petites Italies ». Ils fréquentent des lieux de divertissement dans des cadres formels (associations) ou informels (guinguettes, cafés). On cultive l'entre-soi, le souvenir du pays, mais aussi une sociabilité ouverte car les activités et les pratiques sont inscrites dans la culture populaire : jeux, musique, sport... L'ambiance se veut joyeuse, loin du regard souvent misérabiliste sur l'immigration.

Les lieux de piété sont d'autres points d'enracinement. La fréquentation des églises - animées par des missionnaires investis également dans l'action sociale - la participation aux fêtes votives ou aux pèlerinages constituent pour les migrants italiens une manière de rester fidèles à leurs racines, de trouver des ressources spirituelles face à l'épreuve de la migration. Dans bien des cas, au sein d'une paroisse fréquentée aussi par des Français, ils s'intègrent à une communauté solidaire.

- **Deuxième partie - Que font-ils ?**

Au XIX^e siècle, les Italiens sont d'abord visibles dans les rues, exerçant des petits métiers ambulants souvent à la limite de la marginalité : saltimbanques, ramoneurs, vitriers, cireurs de souliers, vendeurs de statuettes... Des artisans se taillent une solide réputation dans les domaines de la décoration ou de l'habillement. Ils font écho au génie artistique transalpin qu'incarnent les artistes qui, comme par le passé, continuent de trouver à Paris une source d'inspiration. La culture italienne se diffuse aussi par les gens du cirque, dans les commerces alimentaires, restaurants ou cafés. Le sens de l'hospitalité des Italiens semble les désigner, par ailleurs, au secteur de l'hôtellerie ou de la domesticité.

Les Italiens sont toutefois plus nombreux sur les chantiers du bâtiment et des travaux publics. Ils forment également les bataillons d'une main-d'œuvre peu qualifiée d'ouvriers et de manœuvres qu'appelle la révolution industrielle dans les usines et les mines. La France manque de bras. Dans les campagnes aussi, les Italiens freinent l'exode rural.

Le recrutement des migrants est encouragé par le patronat qui apprécie leur robustesse physique, leur habileté manuelle et leur docilité. En acceptant les tâches les plus pénibles et les moins bien rémunérées, ils suscitent, surtout en période de crise, la colère des travailleurs français.

Néanmoins, le travail demeure un puissant vecteur d'intégration. Il favorise les contacts avec les Français et donne à certains l'opportunité d'une ascension sociale par la création d'une petite entreprise, l'acquisition d'un commerce ou d'une propriété agricole.

- **Troisième partie - Que nous laissent-ils ?**

Les Italiens venus en France ont apporté dans leurs bagages leur culture sous toutes ses formes : politique, linguistique, gastronomique, matérielle ou encore artistique. Le rôle de passeurs, de médiateurs culturels des Italiens est sans doute favorisé par l'appartenance à une même communauté de civilisation latine.

La langue française s'est appropriée une partie du lexique italien. La gastronomie est appréciée : café, glaces, pasta, pizza sont au goût de tous et désormais à tous les menus. Ces produits révèlent dans leur conception l'habileté des artisans italiens.

L'élégance mais aussi les capacités créatives des Italiens suscitent l'admiration. Dans le secteur mécanique, les automobiles et les motocyclettes aux lignes harmonieusement dessinées, installent l'Italie et les Italiens dans la modernité. Les Bugatti en font le prestige, la Fiat 500 et la Vespa la popularisent. L'image répandue d'un archaïsme transalpin s'estompe progressivement.

Mais des stéréotypes demeurent, véhiculés notamment par le cinéma et les guides touristiques. « Si tout le monde n'est pas artiste, tout le monde s'occupe d'art », peut-on lire dans les années 1960 à propos de l'Italie. Le talent de ces Italiens venus en France, au registre aussi varié que Leonetto Cappiello, Alberto Magnelli, Leonardo Cremonini, Yves Montand, Lino Ventura ou encore Cino Del Duca... atteste de cette prédisposition.

La Dolce Vita de Fellini est perçue en 1960 comme un condensé facétieux de la culture italienne et marque la fin de l'immigration « historique » et visible.

L'empreinte culturelle italienne en France est profonde. Elle enseigne aujourd'hui la richesse des migrations.

Commissariat :

Dominique Païni, commissaire d'exposition indépendant

Stéphane Mourlane, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université d'Aix-Marseille, commissaire scientifique

Isabelle Renard, responsable de la collection d'art contemporain du Musée national de l'histoire de l'immigration.

- **Point historique : L'immigration italienne en France**

Jalon d'une immigration de Stéphane Mourlane, commissaire scientifique de l'exposition

« L'arbre généalogique de plusieurs millions de Français comporte une branche italienne, même si celle-ci n'est pas toujours visible ou bien identifiée en raison d'une progressive francisation des patronymes qui, quelles que soient les époques, traduit l'intégration jusqu'à la dilution au sein de la société. L'immigration transalpine est en effet ancienne. Déjà au Moyen-Age, clercs, marchands, banquiers, artistes mais aussi colporteurs et paysans de ce pays qui n'est encore qu'une « expression géographique » trouvent en France une terre d'accueil. À partir de la Renaissance, certains participent au gouvernement du royaume (Catherine de Médicis, Concini, Mazarin) tandis que d'autres contribuent à son rayonnement culturel (Vinci, Goldoni, Lully), conférant aux Italiens une grande visibilité et les affublant de stéréotypes tenaces, alors que leur nombre demeure restreint. Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que l'immigration devient massive et continue jusqu'aux années soixante du siècle suivant.

Une nation d'émigrants

Alors que l'unité politique de la Péninsule prend forme avec la proclamation du royaume d'Italie, en 1861, s'amorce l'un des plus importants mouvements migratoires de l'histoire ; ce véritable « Ulysse collectif » qui voit pendant un siècle 26 millions d'Italiens quitter l'Italie. En 1913, année culminante de la « grande émigration » d'avant la Première Guerre mondiale, ils sont 872 000 à partir. L'Italie connaît un fort accroissement de sa population que son économie ne parvient pas à absorber. Faiblement industrialisée, essentiellement au Nord, le pays est en outre marqué par une crise rurale liée à l'archaïsme des structures et à l'intégration difficile au sein de l'économie libérale de l'Europe occidentale. Pour beaucoup, le choix se pose entre « voler ou émigrer » selon la formule de l'évêque de Plaisance, monseigneur Scalabrini. Pour autant, ce ne sont pas les plus pauvres qui empruntent « le chemin de l'espérance », car l'émigration a toujours un coût. Les motifs économiques sont également essentiels aux lendemains des deux conflits mondiaux et chaque crise suscite son flot de migrants. S'y ajoutent, et souvent s'y mêlent des motifs politiques. Dès le début du XIX^e siècle, le processus d'unification a suscité l'exil. Paris et Marseille accueillent des opposants de tous bords, Bourbons ou républicains comme Mazzini. Une fois l'unité faite, ils sont rejoints par des anarchistes et des socialistes. À partir des années 1920, les communistes viennent renforcer les rangs de ceux qui fuient la répression fasciste.

La France, terre d'accueil

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, les émigrants franchissent pour moitié l'océan vers les Amériques. Mais derrière les Etats-Unis et l'Argentine, la France constitue la troisième destination. La proximité géographique, le déficit naturel de la population française et les besoins de main-d'œuvre liés à la croissance de l'économie expliquent cette attraction. De 63 000 en 1851, le nombre des Italiens passent à 240 000 en 1881 puis à 330 000 en 1901, dépassant à ce moment les Belges pour devenir la première nationalité étrangère dans l'Hexagone. À la veille de la guerre, ils sont 420 000 soit 36% des étrangers et plus de 1% de la population en France. Ils sont pourtant, selon les services italiens, 1,8 millions à avoir franchi les Alpes entre 1873 et 1914.

L'immigration italienne prend donc la forme d'une véritable noria faite d'allers-retours et de transits vers d'autres destinations. Ce mouvement permanent n'est évidemment pas sans effet sur le processus d'intégration. L'instabilité causée par la guerre puis les rappels sous les drapeaux lorsque l'Italie entre dans le conflit en 1915 conduit d'ailleurs à un important mouvement de retours (150 000 environ). La perte est compensée très vite à la sortie de la guerre et en 1921 le nombre d'Italiens en France est équivalent à celui de 1913 en raison de la saignée démographique qui conduit en France à une baisse de la population active et des besoins de la reconstruction. Contrairement aux « coloniaux » venus remplacer les hommes partis au front pendant la guerre, les Italiens font figure de « bons » immigrés. Dès le 19 septembre 1919 un accord est signé avec l'Italie pour favoriser leur introduction tandis que le patronat tente d'organiser leur recrutement par le biais de la Société Générale d'Immigration qui disposent d'antennes en Italie. La plupart échappe toutefois à ce cadre et entre en France de manière autonome. Les restrictions imposées par les pays américains font alors de la France le premier pays d'accueil de l'émigration italienne. La politique de fermeture des frontières du régime fasciste à partir de 1927 n'y fait rien, leur nombre ne cesse de s'accroître pour atteindre le chiffre record de 800 000 en 1931 - sans doute un million en incluant les saisonniers et les clandestins- soit 7% de la population hexagonale. La crise des années trente mais aussi les naturalisations de plus en plus importantes entraînent un fléchissement : les Italiens sont 720 000 en 1936. La guerre constitue en revanche un véritable coup d'arrêt. Dès 1938, le régime fasciste encourage les retours (160 000 entre 1939 et 1941) tandis que l'appartenance à une nation ennemie, coupable d'un « coup de poignard dans le dos » rend la situation des migrants très inconfortable. Les Italiens retrouvent néanmoins leur place au sein de la « bonne immigration » définie par le général de Gaulle après la guerre. L'État français s'emploie alors à mieux structurer sa politique migratoire par la création de l'Office national de l'immigration (ONI) qui dispose d'un centre de sélection à Milan. Les conditions de la sélection sont fixées par des accords entre les deux pays signés en 1946 et 1947. Leur caractère trop contraignant favorise l'immigration clandestine et l'essentiel du travail de l'ONI consiste à régulariser. Le temps des grands flux est toutefois passé : les Italiens sont 507 000 en 1954 et se voient dépasser en nombre par les Espagnols lors du recensement de 1968. La France est devenue moins attractive : l'Italie connaît son « miracle économique » tandis que d'autres pays, comme l'Allemagne, la Suisse ou la Grande-Bretagne en Europe, offrent des conditions salariales plus avantageuses à ceux qui quittent encore la Péninsule.

Visages d'Italie

Huit italiens sur dix franchissent les Alpes sont originaires du nord de la Péninsule. En 1914, on compte 28% de Piémontais, dont une très large part de la province frontalière de Cuneo. Viennent ensuite des Toscans (22%), les Lombards (12%) et les Émiliens. Les Méridionaux sont peu nombreux sauf à Marseille où les pêcheurs napolitains forment une communauté bien structurée. Après la Première Guerre mondiale, les très nombreux migrants originaires de Vénétie qui jusqu'alors délaissaient la France se font plus nombreux et représentent 31% des entrées. Pour les mêmes raisons, liées à la fermeture des frontières américaines, les Méridionaux voient également leur proportion augmenter. Après la Seconde Guerre mondiale, ils deviennent même majoritaires (59%). À nouveau la question de l'intégration se pose : « ces immigrants du Sud n'ont rien en commun avec leurs compatriotes venus en France il y a dix ou vingt ans et déjà fortement enracinés chez nous. Aussi bien sur le plan professionnel que sur le plan culturel, il n'y a aucune comparaison » fait remarquer un

dirigeant d'entreprise de la sidérurgie lorraine. Les origines méridionales de ces nouveaux migrants réactivent l'image d'une population violente et criminelle : les références à la vendetta et la mafia font florès. Déjà à la fin du XIX^e siècle, le profil des migrants, des hommes jeunes, célibataires appartenant à la « classe dangereuse » des ouvriers, les avait désignés dans l'opinion comme coupables de tous les désordres. Les femmes sont, il est vrai, environ deux fois moins nombreuses, même si l'immigration familiale est à mesure du temps plus importante.

« Petites Italies »

Dans un premier temps, les Italiens s'installent pour les deux tiers d'entre-eux dans le Sud-Est de la France. En 1911, ils représentent 20% de la population des Alpes-Maritimes et un quart de la population marseillaise. Pour des raisons de proximité géographique et d'offres d'emploi la grande région lyonnaise, de Saint-Étienne jusqu'aux Alpes, les accueille. Au cours de l'entre-deux-guerres, la région parisienne gagne en attractivité grâce au développement du chemin de fer tandis que les industries et les mines de Lorraine et le Nord satisfont la quête d'emploi d'une population pour l'essentiel non-qualifiée, prête à accepter les travaux les plus pénibles et les moins rémunérés. Dans le Sud-Ouest, c'est le travail agricole délaissé par les populations locales, qui nourrit un courant migratoire significatif. Progressivement, c'est dans l'ensemble de l'Hexagone que l'immigration italienne essaime.

Les filières et les réseaux familiaux, villageois ou provinciaux structurent en général le courant migratoire. On rejoint un parent, un voisin, une connaissance qui, souvent, offre dans un premier temps le logement et donne accès au marché de l'emploi. Ainsi, les Italiens se regroupent-ils en fonction de leurs origines régionales dans les mêmes quartiers, les mêmes rues. Dans certaines communes comme À Briey ou à Villerupt en Lorraine, à Roquefort-la-Bédoule près de Marseille, les Italiens sont majoritaires. Leur présence n'y est que rarement exclusive ce qui conduit à nuancer le tableau, plutôt américain, de « petites Italies ». Il n'en reste pas moins que ces espaces urbains sont marqués de leur empreinte. Cavanna évoque à propos de la rue Saint-Anne de Nogent où résident les « Ritals », « un monde qui n'a rien à voir ».

Par la suite, on dira pourtant qu'ils sont « presque même ». À ce moment, il est vrai, le flux migratoire transalpin s'est tari. Depuis les années 1960, les Italiens régressent dans le classement des nationalités étrangères représentées en France. Ils n'ont pas pour autant disparu comme leur invisibilité pourrait le faire croire et l'histoire de ces millions de migrants gagne à être mieux connue. »

▪ **Les Focus : Les lieux d'italianité**

L'intégration des migrants transalpins à la société française s'accompagne d'espaces de construction, d'expression et de diffusion d'un ensemble de représentations fondées sur l'appartenance à une communauté d'origine. Cette italianité se traduit par des formes de relations concrètes ou symboliques avec la Péninsule. L'État italien est l'un des principaux vecteurs de cette italianité. Les consuls sont chargés de maintenir et développer les liens avec la « mère-patrie ». Les écoles, au sein des missions catholiques ou de la Société Dante Alighieri, font l'objet d'une attention particulière, tout comme les activités culturelles. Les associations d'entraide ou récréatives permettent aussi de se retrouver entre soi sur la base d'une valorisation des origines. Dans les années 1930, la cinquantaine de Case d'Italia en France ambitionne de rassembler les activités politiques, sociales et culturelles sous la tutelle fasciste et de devenir des lieux phares de l'italianité.

• **Cinéma Étoile**

En 1926, la famille Martin, originaire du Val d'Aoste, s'installe dans le quartier italien du Montfort à Aubervilliers. En 1934, les quatre frères Martin décident de se lancer dans une nouvelle aventure à La Courneuve. C'est dans l'actuelle rue Gabriel Péri qu'ils achètent un vaste terrain où ils construisent un café, des appartements pour loger la famille et une salle de cinéma : le cinéma Étoile. Avec ses 560 places à l'orchestre et 108 au balcon, auxquelles s'ajoutent près de 100 strapontins, ce cinéma accueille un public très familial qui se presse les fins de semaines pour assister aux projections. Lieu de convivialité et de divertissement, le cinéma Étoile témoigne de l'envie des Italiens installés à La Courneuve de s'impliquer dans la vie culturelle et économique de cette commune. Il ferme ses portes en 1965.

• **Académie Vitti**

En 1889, l'école d'art privée Académie Vitti ouvre à Paris, au 49 boulevard du Montparnasse. Fondée par Cesare Vitti, sa femme Maria Caira et ses sœurs, Giacinta et Anna Caira, l'académie compte parmi ses professeurs Paul Gauguin, Jacques-Émile Blanche et Kees Van Dongen. Lorsque la guerre éclate en 1914, l'académie ferme ses portes. Les Vitti rentrent alors à Atina, au sud de la campagne romaine, avec dans leurs bagages, trente ans d'archives parisiennes.

- **Les Focus : métiers des migrants italiens :**

- **Des figurinai aux mouleurs**

La notoriété des figurinai - artisans ambulants fabriquant des statuettes en plâtre appelées figurine - se propage un peu partout en Europe à partir du XVIII^e siècle. Pour la plupart, originaires de la région de Lucques en Toscane, ils travaillent en groupes (compagnie), encadrés par un chef (capo) et entourés de plusieurs jeunes apprentis vendeurs, les garzoni.

Les figurinai, équipés de paniers remplis de reproductions bas de gamme de sculptures antiques et modernes, se déplacent de lieu en lieu, à la recherche de nouveaux clients. Vers la fin du XIX^e siècle, l'activité connaît une évolution notable. Les plus doués et audacieux abandonnent les paniers pour ouvrir leurs ateliers. C'est à ce moment-là qu'ils deviennent de véritables mouleurs, créateurs de modèles.

- **Les pifferai**

Dans la tradition italienne, le piffero est un instrument joué par les bergers et les musiciens des Abruzzes. Au XIX^e siècle, à l'arrivée de la mauvaise saison, nombre de paysans italiens quittent leurs villages en direction de Paris et d'autres métropoles européennes. Parmi cette population mouvante, on retrouve les pifferai. Ces musiciens ambulants s'exhibent dans les rues avec le piffero, une sorte de flute qui produit un son proche de celui du hautbois. Mais à la fin du XIX^e siècle, avec la naissance et le développement du cirque, l'essor du cinéma et la multiplication des cafés-concerts, la figure du piffero se marginalise progressivement en France.

- **Les Fratellini**

Pendant toute la première moitié du XX^e siècle, trois frères originaires d'Italie - les Fratellini - marquent de leur empreinte le monde du cirque. Paul (Catane, 1877 - Le Perreux-sur-Marne, 1940), François (Paris, 1879-1951) et Albert (Moscou, 1885 - Epinay, 1961), forment un trio équilibré et harmonieux, célèbre pour ses « entrées » comiques qui empruntent leur vivacité à la commedia dell'arte et pour leur empathie avec le public. François, le clown blanc, possède une élégance liée à son passé d'écuyer. Paul et Albert innovent en incarnant deux Augustes influencés respectivement par les traditions germanique et anglo-saxonne. Paul endosse la figure du contre-pitre et Albert, exagérément maquillé, invente un personnage dépenaillé et poétique. Le trio entre dans la légende. Il est célébré par les plus grands artistes du moment : Pablo Picasso, Jean Cocteau, Colette, Darius Milhaud, Fernand Léger... Cette famille exceptionnelle a donné au cirque plusieurs générations d'artistes tout au long du XX^e siècle, parmi lesquels Annie Fratellini qui formera avec Pierre Etaix un duo légendaire et novateur.

- **Les entrepreneurs : les frères Ponticelli**

À sa mort, en 2008 à 110 ans, Lazare Ponticelli entre dans l'histoire comme le « dernier des poilus ». Il incarne aussi avec ses frères, Céleste et Bonfils, le symbole de l'une des grandes réussites entrepreneuriales au sein de l'immigration italienne en France. La famille Ponticelli, avec ses cinq enfants, est originaire de Bettola dans le Val de Nure en Emilie-Romagne. La mère d'abord, puis progressivement les enfants partent rejoindre la

communauté de cette région installée à Nogent-sur-Marne. Quand la guerre se déclare, Céleste et Lazare s'engagent dans la légion étrangère au sein de l'unité composée d'Italiens et commandée par l'un des petits-fils de Giuseppe Garibaldi. À la dissolution de la légion garibaldienne alors que l'Italie entre en guerre aux côtés de la France, les deux frères sont enrôlés dans l'armée de leur pays d'origine. De retour en région parisienne, ils fondent une société de fumisterie appelée à un avenir prospère grâce à une grande capacité d'innovation notamment dans le secteur pétrolier.

- **Les industriels : Bugatti**

D'abord lié à l'art, le nom Bugatti fait également référence à l'un des fleurons de l'automobile française.

En 1904, Carlo Bugatti (Milan, 1856 - Molsheim, 1940) célèbre pour ses créations de mobilier et proche de l'art nouveau, s'installe à Paris attiré par le rayonnement artistique de la ville. Son second fils, Rembrandt (Milan, 1884 - Paris, 1916), ancien élève de Rodin se distingue très vite comme sculpteur animalier. Mais c'est Ettore, premier fils de Carlo né à Milan en 1881, qui crée la légende. Après des études à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville, Ettore travaille pour différentes firmes automobiles comme de Dietrich et Deutz. En 1909, il fonde son entreprise et sa propre marque à Molsheim, en Alsace, diversifiant son activité selon trois branches : automobile, avion, train. Jusqu'en 1939, date de la mort accidentelle de son fils Jean, Ettore Bugatti produit des voitures de sport et de luxe de renommée mondiale. La beauté et l'harmonie des lignes de la Bugatti « Royale », avec son moteur de 12 643 cm³ et son bouchon de radiateur en forme d'éléphant dressé dessiné par Rembrandt, en font l'emblème de l'élégance.

En 1963, l'usine Bugatti de Molsheim est vendue au constructeur Hispano Suiza.

- **« Gueules noires » et hommes du fer**

Les secteurs minier et sidérurgique emploient une forte main-d'œuvre italienne. Dès la fin du XIX^e siècle, des Italiens vont à la mine à Gardanne, dans les Bouches-du-Rhône ou à La Mure en Isère. Après la Première Guerre mondiale, ils sont nombreux dans le Nord et le Pas-de-Calais aux côtés des Polonais. « Gueules noires », ils sont aussi « gueules rouges » dans les mines de Bauxite du Var. On les retrouve nombreux également en Lorraine dans les mines de fer où ils trouvent aussi à s'employer à la fabrication de l'acier dans les bassins de Longwy, de Briey et de Villerupt notamment. Avant 1914, dans les entreprises du fer de Lorraine, les trois quarts des embauches concernent des Italiens. Le recrutement se poursuit et s'élargit ensuite aux Méridionaux. Au fond ou près des fourneaux, le travail est toujours pénible et dangereux.

- **Les maçons**

« L'avenir c'est pas un problème... ils seront maçons » écrit, dans *Les Ritals*, François Cavanna, fils d'un maçon italien de Nogent-sur-Marne, à propos des jeunes immigrés transalpins. En France, cette profession est devenue emblématique des Italiens en qui l'on voit volontiers les héritiers des bâtisseurs de la Rome antique ou de l'Italie de la Renaissance. Les maçons transalpins sont nombreux sur les chantiers, succédant à Paris aux maçons du Limousin. Les Italiens exercent en fait un nombre plus large de métiers plus ou moins qualifiés dans le bâtiment et les travaux publics, l'un des secteurs d'emploi privilégiés. Ils sont manœuvres, terrassiers, peintres, plâtriers, carreleurs, stucateurs ou encore mosaïstes. Pour beaucoup d'entre eux, à l'instar du père de

Cavanna, la réussite sociale passe par la création d'une petite entreprise. Ces Italiens ont construit routes, voies ferrées, ponts, barrages, villes ou encore maisons de France.

- **Les femmes au travail**

La figure du migrant italien est masculine. Les hommes ont certes toujours été plus nombreux que les femmes à émigrer, mais l'écart tend à se resserrer à la fin du XIX^e siècle, sous l'effet à la fois d'une migration plus familiale et du développement de filières autonomes de migrations féminines. Au-delà de la « traite » de jeunes filles destinées à la prostitution, certains secteurs d'activité apprécient cette main-d'œuvre. Dans l'industrie textile d'abord, où l'emploi féminin domine, les Italiennes sont souvent majoritaires. Marseille fournit un cas intéressant de diversification de l'emploi féminin dépassant la figure traditionnelle de la portereis, débarquant les oranges sur le port. À Grasse, les Italiennes sont plus nombreuses que les Italiens à la fin du XIX^e siècle, trouvant à s'employer dans l'industrie de la parfumerie. Elles occupent, par ailleurs, de nombreux emplois domestiques dans les quartiers bourgeois des villes françaises. La figure de la nourrice piémontaise devient même archétypale.

- **Le travail des enfants**

À la fin du XIX^e siècle, la législation française restreint et encadre le travail des enfants. Pourtant de jeunes Italiens occupent de petits métiers ambulants comme les vendeurs de statuettes ou les « petits cireurs napolitains », fréquemment évoqués à Marseille. D'autres trouvent à s'employer dans l'industrie, dans les soieries pour les jeunes filles ou dans les verreries de la région lyonnaise et parisienne pour de jeunes garçons dès l'âge de 11 ans. Leurs conditions de recrutement, une véritable « traite », de travail et de vie dans des garnis suscitent une vive émotion en Italie. 1 600 à 1700 enfants italiens travaillent dans les verreries selon le rapport du marquis Paulucci di Calboli. Le premier secrétaire de l'ambassade d'Italie à Paris y dénonce le recrutement des jeunes gens arrachés à leur famille par des agents peu scrupuleux (padroni). L'action de l'État italien et des missionnaires catholiques met progressivement un terme à ces pratiques jugées scandaleuses.

- **Les focus : Portraits d'artistes**

(Les biographies suivent l'ordre d'apparition des personnes dans l'exposition)

- **Yves Montand (1921-1991)**

Yves Montand est né Ivo Livi, à Monsummano Terme, en Toscane. Alors qu'il est âgé de trois ans, son père, militant communiste, est contraint d'émigrer avec sa famille en raison des persécutions fascistes qui aboutissent à l'incendie de son atelier de fabrication de balais. Si, comme beaucoup de migrants le projet est de « Fare l'America », le voyage s'arrête à Marseille à cause des restrictions à l'immigration imposées par les Etats-Unis. La famille Livi retrouve à Marseille une importante communauté toscane et s'installe dans les quartiers industriels et ouvriers du Nord de la ville. Ivo travaille d'abord dans une fabrique de pâtes. Mais le spectacle l'attire. Il s'invente un nom de scène en référence à sa mère qui, dans un mélange d'italien et de français, l'appelle : « Ivo, monta ». Sa carrière débute sur les scènes du music-hall marseillais, dont le fameux Alcazar, avant de rejoindre Paris au milieu de la guerre. Chanteur et comédien, il devient une grande vedette internationale.

- **Serge Reggiani (1922-2004)**

« C'est moi, c'est l'Italien » chante Serge Reggiani en 1971, rappelant ainsi qu'il a été un immigré italien. Né à Reggio d'Emilie, il quitte l'Italie en 1930, à huit ans, en raison des pressions que subit son père, opposant au régime fasciste. Les Reggiani s'installent d'abord en Normandie puis à Paris où les parents ouvrent un salon de coiffure, rue du Faubourg-Saint-Denis. La famille Reggiani poursuit son engagement antifasciste en adhérant à la Fratellanza Reggiana de Paris. Serge, qui pratique la boxe, n'hésite pas à faire le coup de poing contre les fascistes de Paris. C'est toutefois vers le théâtre qu'il se tourne en entrant au conservatoire. La chanson ne vient que bien plus tard, à l'âge de 45 ans, tandis qu'il tourne de nombreux films en France comme en Italie, pays auquel il reste lié.

- **Rina Ketty (1911-1996)**

J'attendrai et *Sombreros et mantilles*. Autant de chansons qui ont fait le succès de Rina Ketty. Cesarina Picchetto de son vrai nom, naît à Sarzana en Ligurie. En 1933, elle quitte son Italie natale pour rejoindre ses tantes à Paris. Séduite par l'atmosphère du quartier de Montmartre, elle se produit au cabaret *Au Lapin Agile*. La rencontre tant artistique qu'amoureuse avec l'accordéoniste Jean Vaissade, qu'elle épouse en 1938, marque un tournant dans sa carrière : elle occupe désormais le devant de la scène.

Mais le conflit mondial vient stopper la gloire de la chanteuse qui décide, en 1954, de s'exiler au Canada pendant une dizaine d'années avant de revenir pour une carrière en demi-teinte en France. Celle qui incarne la « chanteuse exotique et sentimentale », meurt à Cannes en 1996.

- **Lino Ventura (1919-1987)**

Lino Ventura a été l'un des acteurs les plus appréciés et les plus populaires de France. Il est né à Parme dans une famille modeste. En 1926, il émigre en France avec sa mère et s'installe à Montreuil, en région parisienne, où résident des parents. Stigmatisé à l'école en raison de ses origines, Lino travaille dès l'âge de huit ans comme livreur, garçon d'ascenseur et groom dans un hôtel, puis coursier pour la Compagnie Italienne de Tourisme à Paris. En 1943, il est appelé sous les drapeaux en Italie et intègre un bataillon alpin. Il ne tarde pas à désertier pour regagner la France. Grâce à un physique imposant, il devient un lutteur de très bon niveau ; sur les rings de catch, il est « la fusée italienne ». Il fait ses débuts au cinéma en 1954. Très attaché à son pays d'origine, Lino Ventura a toujours conservé la nationalité italienne.

- **Leonetto Cappiello (1875-1942)**

« J'étais venu passer un mois en touriste, en amateur. J'y suis resté trente-cinq ans. Cela, semble-t-il, suffirait à exprimer l'emprise que Paris a eue sur moi. [...] j'aime la France comme un amoureux aime sa bien-aimée. Je l'aime pour sa beauté, pour son esprit, pour son harmonie et sa générosité. Je l'aime pour son grand amour de l'Art ». Leonetto Cappiello, né à Livourne, effectue ce voyage à Paris en 1898. Très vite, Cappiello enrichit de ses dessins les pages de la presse satirique : *Le Rire*, *Le Cri de Paris*, *le Figaro*, *L'Assiette au beurre...* Mais c'est par l'art de l'affiche qu'il atteint sa popularité. Entièrement conçue vers des fins publicitaires, l'affiche doit capter le regard, intercepter le passant. L'ellipse, l'utilisation pour ses fonds d'aplats de couleurs pures presque toujours monochromes et, enfin, la règle absolue de la tache sombre sur un fond clair ou de son contraire constituent les principes fondateurs de son œuvre. Cappiello, naturalisé français en 1930, montre une véritable originalité dans le domaine de l'affiche qu'il va, à la suite de Chéret, renouveler et moderniser.

- **Cino Del Duca (1899-1967)**

Éditeur de presse, producteur de cinéma, Cino Del Duca naît dans un village du centre de l'Italie, au sein d'une famille pauvre. Activiste communiste dans les années d'après-guerre, il est renvoyé de la société des chemins de fer dans laquelle il travaille pour militantisme et fait l'objet d'une surveillance par la police fasciste. Il devient alors vendeur de romans populaires et fonde sa première maison d'édition en 1928. En 1932, il émigre en France tant pour élargir ses activités que pour échapper à la police fasciste. En 1935, il lance son premier magazine pour enfants, *Hurrah !* En 1947, il invente la presse du cœur et crée quatorze magazines féminins, tels *Nous Deux*, *Intimité*, *Festival...* Avec ses histoires en images, le roman-photo devient la marque de cette presse. Del Duca étend son activité à la presse quotidienne (*Paris-Journal*), le mécénat, le cinéma. Il produit notamment *Touchez pas au grisbi* et *L'Avventura*. Il ouvre plusieurs maisons d'édition et librairies à Paris et à Milan, conçoit le journal de télévision *Télé Poche*. Naturalisé français en 1957, Cino Del Duca s'éteint en 1967 alors qu'il dirige le quatrième groupe de presse français.

- **Les références bibliographiques, filmiques et sitographiques pour les enseignants**

Les cotes indiquées sont celles de la médiathèque Abdelmalek Sayad du Musée de l'histoire de l'immigration où ces références sont consultables.

- **Les ouvrages :**

Circulations et installations des Italiens en France

BLANC-CHALÉARD Marie-Claude (direction)
Les Italiens en France depuis 1945

MILZA Pierre
Voyage en Ritalie
Paris : Payot, 2004, 546 p. (Petite bibliothèque Payot ; n° 224) [7A1 305.85 MIL]

MOURLANE Stéphane, PAINI Dominique
Ciao Italia ! : immigration et culture italiennes en France
Paris : la Martinière, 2017, 192 p.
Catalogue de l'exposition.

TEULIÈRES Laure (Direction)
Italiens : 150 ans d'émigration en France et ailleurs
Toulouse : Editalie, 2011, 491 p. [7A1 305.85 TEU]

Itinéraires

ANTENUCCI Marie-Louise
Ritals ici Lorrains là-bas : destins d'immigrés
Woippy : Serpenoise, 2009, 173 p. [7B1 LOR ANT]

BECHELLONI Antonio, DREYFUS Michel, MILZA Pierre
L'intégration italienne en France /Un siècle de présence italienne dans trois régions françaises (1880-1980)
Ivry-sur-Seine : Complexe, 1995, 423 p. (Questions au XXe siècle ; n° 78) [7A1 305.85 BEC]

GUIBAL Jean, COGNE Olivier, ARGENTO Joseph
Un air d'Italie : la présence italienne en Isère
Grenoble : Patrimoine en Isère, 2011, 206 p. [7B1 RHO 38 GUI]

MARTINI Manuela
Bâtiment en famille : Migrations et petite entreprise en banlieue parisienne au XXe siècle
Paris : CNRS éditions, 2016, 472 p.

MILZA Pierre, BLANC-CHALÉARD Marie-Claude
Le Nogent des Italiens
Paris : Autrement, 1995, 149 p. (Collection Monde. Français d'ailleurs, peuple d'ici ; n° 80) [7B1 IDF 94 MIL]

OCHANDIANO Jean-Luc

Lyon à l'italienne : deux siècles de présence italienne dans l'agglomération lyonnaise
Lyon : Lieux dits, 2016, 272 p. [7A1 305.85 OCH]

TEMIME Émile (direction)

Histoire des migrations à Marseille : tome 2 : [l'expansion marseillaise et «l'invasion italienne» (1830-1918), LOPEZ Renée, TEMIME Émile], 207 p. [7B1 PAC 13 TEM]

TEULIÈRES Laure

Immigrés d'Italie et paysans de France (1920-1944)

Toulouse : Presses universitaires du midi, 2012, 263 p. (Tempus) [7A1 305.85 TEU]

Accueil, représentations et xénophobie

DORNEL Laurent

Cosmopolitisme et xénophobie : les luttes entre français et italiens dans les ports et docks marseillais, 1870-1914

Cahiers de la Méditerranée, 2003, n° 67, pp. 245-267

<https://cdlm.revues.org/133>

NOIRIEL Gérard

Le massacre des Italiens : Aigues-Mortes, 17 août 1893

Paris : Fayard, 2010, 294 p. (histoire) [1A 325.1 NOI]

SCHOR Ralph

Les immigrés italiens au miroir de la presse française dans l'entre-deux-guerres

Cahiers de la Méditerranée, 2012, n° 85, pp. 103-112

<https://cdlm.revues.org/6698>

La mobilisation dans les luttes sociales et politiques

MALTONE Carmela

Exil et identité : les antifascistes italiens dans le Sud-Ouest : 1924-1940

Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, 2006, 253 p. (Voyages, migrations et transferts culturels) [7A1 305.85 MAL]

VIAL Éric

L'Union populaire italienne, 1937-1940 : une organisation de masse du Parti communiste italien en exil

Rome : École française de Rome, 2007, 461 p. (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome ; n° 329) [1A 909.8 VIA]

L'engagement volontaire au cours des deux guerres mondiales.

COLLIN Claude

Les Italiens dans la M.O.I et les FTP-MOI à Lyon et Grenoble

Guerres mondiales et conflits contemporains, 2005, «Seconde guerre mondiale : réactions et résistances», n° 218, pp. 67-83

<http://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2005-2-page-67.htm>

MUELLE Raymond, GUYOT Philippe, RAGOT Clément
Hommage à Lazare Ponticelli, le dernier Poilu
Paris : Esprit du livre éditions, 2008, 174 p. (Histoire & mémoires combattantes) [1A 940.3 HOM]

SAPORI Julien
Les troupes italiennes en France pendant la Première Guerre mondiale
Chinon : Anovi, 2008, 139 p. [1A 940.3 SAP]

Mémoire, patrimoine et transmission culturelle

Conseil général de la Seine-Saint-Denis, Direction de la culture, du patrimoine, du sport et des loisirs, service du patrimoine culturel
Lieux uniques du patrimoine de l'immigration en Seine-Saint-Denis (3) : Le cinéma Étoile et les Italiens à la Courneuve, première moitié du XX^e siècle.

http://www.atlas-patrimoine93.fr/pg-html/bases_doc/biblio/fichebiblio.php?idbiblio=3990

MOURLANE Stéphane, REGNARD Céline
Empreintes italiennes : Marseille sa région
Lyon : Lieux dits, 2013, 144 p. [7B1 PAC 13 MOU]

MOURLANE Stéphane
Yves Montand, Serge Reggiani, c'est nous... les Italiens ?
Volume ! : la revue des musiques populaires, «Avec ma gueule de métèque», 2015, vol. 12-1, pp. 21-30 [10D 781.620 08 GAS]

Les autres sources et lieux d'information

La Trace
Cahiers du centre d'études et de documentation de l'émigration italienne
<http://cedei.univ-paris1.fr/>

Radici
Revue d'actualité, langue et culture italiennes.
<http://www.radici-press.net/>

- **Dossier documentaire**

Le temps des Italiens
Approches Cultures et Territoires, Institut culturel italien, Juin 2010
<http://www.approches.fr/Le-temps-des-Italiens-juin-2010,1223>

- **Sitographie**

<http://www.italieaparis.net/emigration.php>
http://crdp.ac-paris.fr/seanceplus/goldendoor/document_histoire.htm
<http://www.generiques.org/les-italiens-en-france-depuis-1945/>
<http://cedei.univ-paris1.fr/>

- **L'italianité au cinéma (films des années 40 aux années 60).**



Rome ville ouverte (1945)

Roma, città aperta
1 h 40 min. Drame et guerre.
Film de Roberto Rossellini.



Sciuscià (1946)

1 h 33 min. Drame.
Film de Vittorio De Sica.



Stromboli (1950)

Stromboli, terra di Dio/1 h 45 min.
Drame. Film de Roberto Rossellini.



Miracle à Milan (1951)

Miracolo a Milano
1 h 40 min. Comédie, drame et fantastique. Film de Vittorio De Sica.



La Dolce Vita (1960)

154 min. Drame.
Film réalisé par Federico Fellini.



Huit et demi (1963)

Otto e mezzo / 2 h 18 min.
Drame et fantastique.
Film de Federico Fellini.



Le Guépard (1963)

Il Gattopardo
3 h 07 min. Sortie : 28 mars 1963.
Drame. Film de Luchino Visconti.



Mariage à l'italienne (1964)

Matrimonio all'italiana
1 h 42 min. Drame, romance et comédie.
Film de Vittorio De Sica.